

agréablement surprise en voyant entrer chez elle mademoiselle de Coulange.

—Quoi fit-elle, vous êtes seule et vous venez me voir, comment cela se fait-il ?

—Je suis sortie avec maman qui m'a amenée jusqu'à votre porte. Elle va rendre une visite de l'autre côté de l'eau et ensuite elle reviendra ici. J'aurais pu l'accompagner, mais j'ai préféré venir chez vous tout de suite afin d'être plus longtemps avec vous.

—Tiens, tu es adorable ! dit la marquise en embrassant la jeune fille sur les deux joues.

—Allons, se disait-elle, pendant que la jeune fille se débarrassait de son chapeau et de son palotot, c'est le bon génie des amoureux qui l'a conseillé.

Maintenant, ma mignonne, venez vous asseoir, reprit-elle à haute voix, en indiquant à la jeune fille la place qu'elle devait occuper près d'elle sur la causeuse.

—Ainsi vous n'oubliez pas votre vieille amie ; c'est bien, cela. Pour moi, ma chérie, c'est la plus douce flatterie, car cela prouve que vous ne vous ennuyez pas trop de ma société.

Tout à l'heure, quand on vous a annoncée, je pensais à vous et à votre excellente mère ; je me disais : Il faut que demain j'aie leur faire une visite.

—J'espère bien que vous viendrez tout de même. . .

—Certainement ; je ne vois jamais assez ceux que j'aime. Je ne vous ai pas demandé des nouvelles de monsieur le marquis ; je suppose qu'il va bien.

—Oui, madame, très bien.

—Et monsieur Eugène ?

—Très bien aussi.

—Il travaille toujours ?

—Toujours beaucoup ; mais moins maintenant que dans les trois dernières années.

—Ah ! dame, il est amoureux, et on ne saurait trouver mauvais qu'il pense un peu plus à sa jolie fiancée qu'aux *x* de l'algèbre. C'est égal, je plains mes chers amoureux ; les faire attendre encore un an, c'est trop longtemps, vraiment. Non, je ne puis comprendre qu'on ne les marie pas tout de suite.

—C'est M. de Sîsterne et mon père qui ont décidé cela. Mais je pense comme mon frère : on apprécie mieux le bonheur qu'on a eu la patience d'attendre.

—Soit. Mais le bonheur n'arrive jamais assez tôt. Et puis on vieillit vite, et pour ceux qui ont des joies, la vie est si courte ! Allons, n'ayons pas des idées tristes, ce n'est pas le moment. Parlons de vous, ma mignonne. Voyons, est-ce que ce bonheur promis à votre frère et à votre amie Emmeline ne vous donne pas le désir de l'avoir pour vous-même ?

—On a toujours une part du bonheur de ceux qu'on aime, madame la marquise.

—Certainement ; mais ce n'est pas la même chose que de l'avoir à soi. Permettez-moi de vous interroger, Maximilienne. Est-ce que vous ne pensez pas un peu à vous marier ?

—Parfois, cette idée-là me trotte dans la tête, répondit la jeune fille ; mais vous le voyez, elle ne me fait ni pâlir ni maigrir.

—Ce que vous venez de dire indique que votre cœur n'a pas encore battu d'une certaine façon. Pourtant, continua la marquise, vous êtes en âge d'être mariée.

—Sans doute, puisque je suis plus âgée que mon amie Emmeline, répondit Maximilienne avec un abandon charmant.

Après un moment de silence, la marquise reprit avec une certaine gravité :

—Maximilienne, écoutez-moi : je ne veux pas vous le cacher, je profite de l'occasion inattendue de ce tête-à-tête pour vous prier de me faire connaître, bien franchement, toute votre pensée.

Les yeux étonnés de Maximilienne se fixèrent sur la marquise. Celle-ci poursuivit :

—Vous avez beaucoup d'adorateurs, je le sais. Cela se comprend : en plus de votre jeunesse, de votre beauté, vous possédez toutes les qualités précieuses que la mère la plus exigeante peut souhaiter à sa fille.

Parmi les jeunes gens que vous connaissez, y en a-t-il que vous ayez distingué ; en un mot, votre cœur vous a-t-il déjà désigné celui que vous voudriez pour mari ?

Cette fois, les joues et le front de la jeune fille s'empourprèrent. —Ma chérie, ajouta madame de Neuville, j'ai quelque chose à vous apprendre ; mais suivant votre réponse, je parlerai ou me tairai.

—Votre affection pour moi, madame la marquise, vous donne le droit de connaître ma pensée ; ainsi vais-je vous répondre sincèrement, comme je répondrais à ma mère. D'abord, madame la marquise, je ne vois pas autour de moi une foule de prétendants ; d'ailleurs, je ne désire point qu'ils soient nombreux, un seul me suffit, pourvu que je sache lui plaire et que je puisse l'aimer. On a des yeux pour voir, madame la marquise, et je n'ai pas été sans distinguer, parmi ceux que je connais, deux ou trois jeunes gens plus

particulièrement que les autres. Alors je me disais : " Il est fort bien, ce jeune homme ! " En cela je crois ressembler à toutes les jeunes filles. Mais je n'éprouvais aucune émotion ; mon cœur ne battait point d'une certaine façon. Du reste, je ne pensais plus le lendemain au jeune homme remarqué la veille. En dehors de ceux-là il y en a deux autres.

Le premier est l'ami intime de mon frère ; si Eugène était chargé de me choisir un mari, c'est certainement celui-là qu'il me présenterait.

—Maximilienne, vous aimez ce jeune homme ?

—J'apprécie ses qualités et je reconnais son mérite ; de plus il est l'ami de mon frère ; c'est déjà beaucoup pour qu'il puisse me plaire. Je l'aimerai peut-être ; mais cela n'est pas encore venu.

—Voilà pour le premier. Et le second ?

—Je ne veux rien vous cacher, madame. Eh bien, la première et unique impression faite sur mon cœur a été causée par lui, répondit la jeune fille, les yeux baissés.

—Alors, c'est lui que vous aimez ?

—Pas encore, madame la marquise.

—Cependant. . .

—Je me fie à mon cœur ; je le laisse faire et j'attends.

—Je comprends ; vous n'aimez pas encore, mais le choix de votre cœur est fait.

Ma chérie, reprit madame de Neuville, je n'ai plus qu'une chose à vous demander ; le nom de ce jeune homme.

—Madame la marquise, ce jeune homme, vous le connaissez ; c'est votre ami, M. le comte de Montgarin.

Madame de Neuville ne chercha pas à cacher la joie qu'elle éprouvait.

—Que je suis heureuse, s'écria-t-elle, et comme j'ai eu raison de vous interroger ! Maintenant, je ne suis plus embarrassée, je puis parler. Ma chère enfant, voici ce que j'ai à vous apprendre : le comte de Montgarin vous aime.

—Madame la marquise. . . balbutia Maximilienne.

—Oui, il vous aime, ma mignonne, il vous aime à en perdre la raison, le pauvre jeune homme.

Maximilienne avait de nouveau baissé les yeux. Elle était très émue.

—Ma chère, continua la vieille dame, je m'empresse de vous dire que M. de Montgarin ne m'a chargée d'aucune mission. Je dois ajouter que je ne l'ai pas vu depuis quinze jours. C'est hier que j'ai appris par M. de Rogas que le comte vous aime, et c'est de mon propre mouvement que je me fais son intermédiaire auprès de vous. Vous ne l'avez pas vu depuis quelque temps, n'est-ce pas ?

—Bien qu'il ait été toujours bien reçu à l'hôtel de Coulange, M. de Montgarin a cessé ses visites.

—Je sais pourquoi, Maximilienne, et il est bon que vous le sachiez aussi. Comme tout le monde, le comte de Montgarin n'ignore pas que la fortune de votre père est très considérable. Quand il ne lui fut plus possible de se méprendre sur la nature de ses sentiments à votre égard, enfin quand il découvrit qu'il vous aimait, il fut effrayé. . . Il vous vit tellement au-dessus de lui, qu'il s'imagina qu'il ne pouvait prétendre à vous et que songer à aspirer à votre main serait de sa part une audacieuse folie. A cela se joignait la crainte assez naturelle, d'ailleurs, qu'on ne le soupçonnât de convoiter une grosse dot. Alors, il résolut de chasser l'amour de son cœur. Pour cela, il ne devait plus chercher à vous voir, ce qu'il fit.

Maximilienne écoutait attentivement, tout en ayant l'air de réfléchir profondément.

—Maintenant, poursuivit la marquise, vous savez pourquoi M. de Montgarin a cessé brusquement ses visites à l'hôtel de Coulange. Il y a là un sentiment de délicatesse. . .

—Que j'approuve, acheva la jeune fille.

—Malheureusement, le comte avait trop compté sur ses forces ; son amour fut plus fort que sa volonté, ses craintes et tous ses raisonnements. Que vous dirais-je encore, Maximilienne ? Aujourd'hui malade, découragé, le comte se livre à des accès de désespoir qui font craindre pour sa raison. C'est à force de prières que son cousin est parvenu à obtenir la confiance de son secret ; mais en lui faisant promettre de ne le révéler à personne. M. de Rogas me l'a confié, ce secret. Je suis curieuse et je l'avoue humblement ; c'est un défaut qu'on a à mon âge ; c'est moi qui ai forcé M. de Rogas à être indiscret.

Maintenant, ma chère Maximilienne, vous savez tout, acheva madame de Neuville ; vous n'avez plus qu'à me dire ce que vous pensez.

XXII

Tout ce qui ressemble de près ou de loin à de l'héroïsme fait vibrer une corde sensible dans le cœur de toutes les femmes, car elle sont toutes plus ou moins romanesques, et les héros provoquent facilement leur enthousiasme.

Les paroles de madame de Neuville venaient de produire sur l'esprit de Maximilienne le même effet que le récit de José Busco